

Chronique de l'opinion publique

L'élection présidentielle aux Etats-Unis : les sondages se sont-ils trompés ?

MARIE-FRANCE TOINET

Les sondages américains se sont-ils trompés en 1980 ? La réponse à apporter à cette question est extrêmement mitigée. Somme toute, par rapport à d'autres élections, ils ont cette fois-ci donné le vainqueur, ce qui ne fut pas toujours le cas dans le passé : on se rappelle, bien sûr, la fameuse élection de 1948, où Gallup estima que le vainqueur serait le républicain Dewey. On a tendance à oublier qu'en 1976 on attendait Ford : ce fut Carter, d'une très courte tête, il est vrai. Mais on peut aussi se tromper dans les pourcentages. Pour être une mauvaise année, 1980 n'est pourtant pas exceptionnelle, comme on peut le constater à la lecture du tableau I : — 5 points pour le vainqueur de 1980, mais + 3 points en 1964, — 4 points en 1952, — 5 points en 1948, — 5,1 points en 1936.

TABLEAU I

Les ultimes sondages Gallup... et les résultats réels (1936-1976)

G : Gallup R : résultat réel

	1936		1948		1952		1956		1960	
	G	R	G	R	G	R	G	R	G	R
Démocrate	55,7	60,8	45	49,5	49	44,4	40	42	51	49,7
Républicain	44,3	36,5	50	45,1	51	55,1	60	57,4	49	49,5
	1964		1968		1972		1976		1980	
	G	R	G	R	G	R	G	R	G	R
Démocrate	64	61,1	42	42,7	38	37,5	48	50,1	43	41
Républicain	36	38,5	43	43,4	62	60,7	49	48	46	51

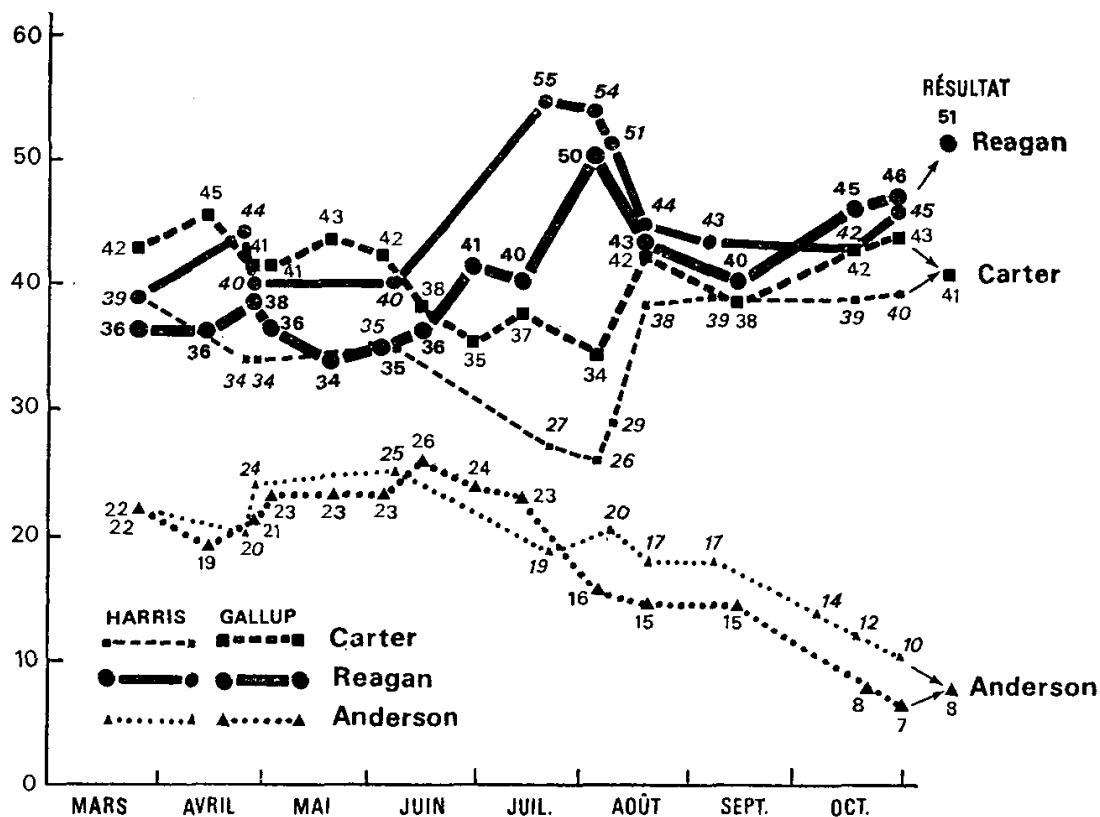
En fait, ce qui a semblé grave en 1980, et qui fut fortement reproché aux divers instituts de sondages, c'est d'avoir annoncé des résultats serrés, si serrés qu'ils hésitaient à indiquer un vainqueur. Comme on le sait, dix points séparaient les deux principaux adversaires, ce qui, sans être un record, n'est tout de même pas négligeable.

Ce qu'on ne peut pas appeler une erreur s'explique par des problèmes techniques et politiques que connaissent depuis longtemps les instituts de sondages mais qui se sont cumulés en 1980, provoquant ainsi l'échec.

Les sondages américains utilisent, pour fabriquer leurs échantillons, une méthode aléatoire modifiée : schématiquement, après une stratification selon la répartition géographique de la population, on tire au sort les foyers à interviewer ou les numéros de téléphone à appeler, l'échantillon étant pondéré suivant les données du recensement pour la taille des foyers, l'âge, le sexe, le métier, la race et l'éducation. Même lorsque l'échantillon est parfaitement exécuté, les entrevues parfaitement réalisées, il y a 5 chances sur 100 que le sondage soit... parfaitement faux : théoriquement, sur la totalité des sondages auxquels on procède, 1 sur 20 n'a rien à voir avec la réalité. Or les sondages que l'on peut comparer avec un résultat définitif sont relativement peu nombreux — et leurs résultats pas toujours convaincants, surtout si l'on tient compte, aux Etats-Unis, des sondages de primaires — que se refuse à faire Gallup — ou d'élections locales, particulièrement peu satisfaisants. Ce sont pourtant des sondages soignés, on s'en doute, puisque les responsables connaissent, eux aussi, les possibilités de comparaison : ainsi Gallup a vraisemblablement interviewé près de 5 000 personnes pour obtenir 3 500 électeurs « probables » lors de son dernier sondage avant les élections, comme 1 300 environ pour obtenir 989 « probables » lors du sondage des 15-17 août. Harris a doublé son échantillon entre août et novembre. A dire vrai, les résultats sont plus acceptables si l'on tient compte du fait que, dans les 95 autres cas sur 100, avec un échantillon de 1 500 personnes, par exemple, le résultat fiable varie de + ou - 3 points autour du résultat donné. Ainsi, Gallup avait prévenu ses abonnés, comme à l'accoutumée, que ses résultats, lors du dernier sondage, pouvaient être : Carter avec 40 % et Reagan avec 49 %, soit beaucoup plus proches de la réalité. La presse n'en tint pas compte... mais les responsables de sondages ne s'empresent guère d'imposer des pratiques plus prudentes.

Si l'échantillon est parfaitement exécuté... Il ne s'agit pas là de mettre en cause l'intégrité des instituts de sondages — à tout le moins les plus importants — mais de constater qu'ils se heurtent à des obstacles difficiles à surmonter. Tout d'abord, les chiffres du recensement lui-même, qui servent de références, ne sont pas absolument parfaits, comme le reconnaissent les responsables : en 1970, par exemple, les populations noire et hispanique auraient été sous-estimées de 8 %. De plus, certains segments de la population sont difficiles (ou coûteux !) à interviewer : les ghettos urbains et les ruraux notamment. Les instituts procèdent donc à des redressements, dont chacun garde jalousement la recette. Il n'est pas exclu qu'il y ait là quelque problème.

GRAPHIQUE 1. — L'évolution des intentions de vote



Si les entrevues sont parfaitement réalisées... En ce domaine, les difficultés vont croissant pour les sondages. Tout d'abord, l'usage du téléphone, plus rapide et moins onéreux, se développe. Même aux Etats-Unis, tout le monde n'a pas le téléphone. D'après une enquête du National Opinion Research Center (Université de Chicago) de mars 1980, près de 10 % de la population n'en dispose pas : « Les instituts qui touchent les gens par téléphone ratent l'opinion des plus pauvres, des plus jeunes et des minoritaires » (1). On peut estimer que cela a d'autant moins d'importance que ces catégories sont parmi celles qui votent le moins. Il n'empêche que, de façon générale, un biais non négligeable est ainsi introduit dans la représentation des échantillons. La situation est aggravée par les difficultés, particulièrement grandes par téléphone, à joindre les interviewés. Les instituts n'indiquent pas quelle proportion de leurs premiers choix ils ont effectivement réussi à interviewer, mais on estime qu'ils n'en « contactent » que de 25 à 40 %, suivant le nombre de rappels téléphoniques, soit une proportion inférieure au pourcentage de réussites dans les entrevues personnelles (2).

(1) S. M. LIPSET, Different polls, different results in 1980 politics, *Public Opinion*, août-sept. 1980, p. 20.

(2) *Ibid.*

C'est un vice important qui mine le principe aléatoire, renforcé par le fait que les populations « à la maison » ne sont pas nécessairement les mêmes que les populations « absentes ». De plus, les refus de réponse sont de plus en plus nombreux aux Etats-Unis. Là encore, le problème est mal connu et les responsables de sondages en parlent fort peu. Il est pourtant suffisamment sérieux pour que la National Academy of Sciences (Committee on National Statistics) se soit penchée sur la question. D'après un spécialiste lié à l'enquête, le nombre des non-réponses aurait doublé en quelques années pour les sondages gouvernementaux et la situation serait « incontrôlable » (*gone wild*) pour les sondeurs commerciaux (3). Qui sont ces personnes « antisondages » ? Que représentent-elles par rapport à ceux qui acceptent de répondre ? Quelles sont les distorsions ainsi apportées dans les résultats ?

Qui plus est, on ne peut être absolument certain de la qualité des réponses : fautes d'échantillonnage et/ou réponses volontairement fausses, oubli, reconstitution par les interviewés ? On le sait bien pour les abstentions : en 1972, 55,5 % de la population en âge de voter effectivement a voté ; le Bureau du recensement (avec un échantillon de 50 000 personnes) trouve 66,7 % de personnes déclarant avoir voté (+ 11,2 points) et le Center for Political Studies de l'Université du Michigan, particulièrement réputé, a 72,8 % de votants (+ 17,3 points !) (4). Ceci nous semble d'ailleurs mettre quelque peu en cause la validité des autres réponses — et la nécessité de manipulations statistiques par trop sophistiquées pour des données aussi peu adéquates — mais ces interrogations légitimes sont rejetées d'un trait de plume par les analystes. Quoi qu'il en soit, l'abstention n'est pas seule en cause. Warren Mitofsky, directeur des sondages pour CBS, indique ainsi que son ultime sondage préélectoral lui donnait 5 % des votes noirs pour Reagan. Il y en aurait eu 14 % le jour de l'élection (5). Il n'y a guère de moyens pour les sondages de redresser ces réponses « pudiques » en France.

L'abstention, très forte aux Etats-Unis, accroît encore les difficultés des sondeurs. Ceux-ci tentent de répondre techniquement à un problème politique. Et quel problème ! Près de la moitié des Américains ne votent pas aux élections présidentielles — et votent encore moins dans les autres types d'élections, contrairement à la légende : plus l'élection est locale, moins ils votent — et près des deux tiers ne votent pas aux primaires, malgré les déclarations victorieuses sur la forte participation. Or, le vote et l'abstention suivent très exactement les clivages sociaux traditionnels : plus on est riche, éduqué, blanc, âgé et proche du Parti républicain, plus on vote ; plus on est pauvre, sans éducation, minoritaire, jeune et proche du Parti démocrate, plus on s'abstient. C'est dire les différences de résultats auxquels on

(3) D. S. GREENBERG, Polls and other superstitions rituals, *Washington Post*, 9 sept. 1980.

(4) S. M. LIPSET, art. cit., p. 20.

(5) Cité in R. G. KAISER, Reading tea leaves : the Prew never cooled for the pollsters, *Washington Post*, 9 nov. 1980.

parvient suivant que l'on considère tous ceux qui sont en âge de voter, ceux qui sont inscrits ou ceux qui voteront « probablement ». Les instituts les plus importants ne considèrent plus que les deux dernières catégories, en utilisant des questions-filtres (pour le *Los Angeles Times Poll*, par exemple : êtes-vous inscrit ? Avez-vous voté en 1976 ? Avez-vous l'intention de voter en 1980 ? Attitudes à l'égard du vote ; Participation à diverses activités politiques) (6). Les réponses à ces diverses questions permettent de ne retenir que les « probables » — en l'occurrence 59 % d'un échantillon de 2 033 personnes. Harris arrive à un taux de 55 % en moyenne, proche de la réalité, plus « républicain » que Gallup qui, très souvent, n'élimine que les non-inscrits (25 % environ de son échantillon) et est, par conséquent, un peu trop « démocrate » (cf. graphique 1 et tableau III). Ainsi s'explique que Harris ait été, en 1980, un peu plus proche, en tous les cas quant à l'écart, des résultats réels. Encore faut-il ne point trop exagérer les différences entre les trois types d'« électorat », comme le montrent clairement les résultats — fort semblables — lors d'un même sondage, du *Los Angeles Times Poll* (cf. tableau II ci-dessous). De toute façon, malgré son bulletin de victoire, il n'a été que relativement moins dans l'erreur que ses concurrents.

TABLEAU II

*Différence entre différents types d'électeurs
« Los Angeles Times Pool », 2-7 sept. 1980*

	Carter	Reagan	Anderson	Autres/ Indécis
Electeurs en âge de voter (<i>n</i> = 2 033)	36 %	37 %	18 %	19 %
Electeurs inscrits (<i>n</i> = 1 509)	35 -	37 -	18 -	10 -
Electeurs probables (<i>n</i> = 1 197)	36 -	37 -	18 -	9 -

La tâche des instituts de sondages a été compliquée par ce que nous préférons appeler le peu d'enthousiasme, voire le mécontentement, plutôt que la « volatilité », de l'électorat. Dès avril 1980, la moitié des personnes interrogées dans un sondage *New York Times-CBS News* estimait « que le choix entre le président Carter et M. Reagan n'était pas satisfaisant » (7).

(6) G. SKELTON, Wavering third of voters to swing Nov. 4 election, *Los Angeles Times*, 11 sept. 1980.

(7) A. CLYMER, Poll finds half dislike Reagan-Carter as election nears, *New York Times*, 2 nov. 1980.

D'après un sondage Gallup d'octobre 1980, la situation ne s'est guère améliorée après plusieurs mois de campagne électorale et d'explications puisque 53 % seulement des électeurs donnent une « note hautement favorable » (*Lightly favorable rating*) à l'un ou l'autre des deux hommes, comme 62 % en 1972, à MM. Nixon et McGovern, record de mécontentement jusqu'à 1980, et 92 % en 1956, en faveur de Dwight Eisenhower et Aldai Stevenson (8). Au fond, l'électorat se trouve dans le dilemme suivant : redonner sa chance à un président que l'on estime honnête mais incompetent, ou le remplacer à tout prix par un candidat dont on ne sait d'ailleurs pas s'il est compétent et dont on redoute en plus les positions ultra-conservatrices. C'est bien de cette manière que l'entendront les deux concurrents principaux, qui moduleront leur stratégie en fonction de ce dilemme : M. Reagan ne cessera de rappeler le bilan, qu'il estime désastreux, de M. Carter, qui ne manque pas de mettre en doute la compétence de M. Reagan et de l'accuser d'être un faiseur de guerre. L'embarras de l'électorat, son hésitation d'une part entre le vote et l'abstention, d'autre part entre les candidats démocrate et républicain, se traduiront par des fluctuations fort amples (cf. tableau II et graphique 1). Celles-ci se produiront très tard dans la mêlée électorale : ayant mené une enquête en fond fin septembre et fin octobre, le *Washington Post* a pu constater que sur les 1 200 personnes (à partir de 1 800 à l'origine) qui avaient pu être interrogées à nouveau, 30 % avaient changé d'opinion (9). Il n'est donc pas facile pour les sondages de suivre de tels mouvements d'opinion. Encore faut-il noter que la constatation du *Washington Post* est largement confirmée par les déclarations des électeurs — ou plus exactement des votants, ce qui est encore plus intéressant. Interrogés à la sortie des bureaux de vote (12 782 personnes dans un échantillon représentatif des bureaux de vote), 23 % de ces électeurs ont déclaré n'avoir fait leur choix que dans la semaine qui précédait les élections présidentielles (10). Les sondages, là encore, tentent de faire la différence, dans les résultats, entre électeurs décidés ou non. Et cela fait une différence. A la mi-août, par exemple, NBC News ne retient que les électeurs « fermement décidés » (ce qui élimine 50 % de l'échantillon) et trouve 48 % pour Reagan et 37 % pour Carter. Gallup (comme Harris), en revanche, retient aussi les électeurs qui « penchent vers » tel ou tel : 10 % seulement sont éliminés de l'échantillon, Reagan n'a plus que 39 % des voix et Carter en a 38 %... (11). Mais on est deux mois et demi avant l'élection.

Enfin, les événements de dernière minute (le débat Carter-Reagan, une semaine avant les élections : le refus « à suspense » des Iraniens de relâcher

(8) E. J. DIONNE, jr., Many are undecided as election nears, *New York Times*, 2 nov. 1980.

(9) R. G. KAISER, art. cit.

(10) S. M. LIPSET, art. cit., p. 20.

(11) A. CLYMER, Displeasure with Carter turned many to Reagan, *New York Times*, 9 nov. 1980.

les otages) ont-ils provoqué des changements d'opinion imprévus, qui auraient ainsi « trompé » les sondages ? Cela semble indubitable. Mais il est surprenant de constater que pas un sondeur n'est d'accord sur ce qui s'est passé, quand, de quelle manière. Selon M. Wirthlin, responsable des sondages pour M. Reagan, l'écart n'aurait cessé de se creuser régulièrement en faveur du candidat républicain après le débat du 28 octobre où il apparut comme n'étant ni un va-t-en guerre ni un doctrinaire dénué de compassion (12). Selon M. Caddell, responsable des sondages pour M. Carter, l'avance prise par M. Reagan lors du débat se serait évaporée à la fin de la semaine. Mais la frustration causée par l'intransigeance iranienne aurait provoqué, à la veille même de l'élection, une chute brutale (10 points) de votes favorables à M. Carter, qui lui donnaient même une légère avance (13). Curieusement, il est seul de cet avis, alors même que les autres sondages, effectués le samedi, vont dans son sens, et que, en revanche, M. Wirthlin, le même jour, relevait un écart de 10 points en faveur de M. Reagan...

TABLEAU III

Les derniers sondages... et le résultat final

	<i>Washington Post</i> 27-28 oct. n = 1 100 inscrits	<i>CBS - New-York Times</i> 30 oct.-1er nov. n = 2 264 inscrits « en tenant compte des abstentions probables »	Gallup 30 oct.-1er nov. n = 3 500 électeurs « probables »	<i>ABC - Harris</i> 31 oct.-1er nov. n = 2 994 électeurs « probables »	Résultat final (n = 52,7 % des électeurs potentiels)
Carter	43	43	43	40	41
Reagan	39	44	46	45	51
Anderson	7	8	7	10	8
Autres indécis	11	3	4	5	

Trop d'intérêts commerciaux sont en jeu dans cette industrie que sont devenus les sondages pour que l'on puisse déterminer plus exactement les raisons de l'erreur caractérisée qui s'est produite lors des élections américaines : en dernière analyse, les instituts de sondage s'y refusent, publique-

(12) M. SCHRAN, Carter pollsters blame Iranian developments for election defeat, *Washington Post*, 5 nov. 1980.

(13) *Ibid.*

ment en tout cas, parce que ce serait admettre que, pour scientifiques que soient les méthodes, les résultats sont... aléatoires, comme la météorologie — ce qui veut dire que seules les séries relativement longues, les évolutions par conséquent, valent la peine d'être prises en compte : les sondages permettent d'expliquer, pas de prédire. La difficulté est qu'aux Etats-Unis ils jouent un rôle croissant. Point tant en ce qu'ils influeraient sur le comportement des électeurs — rien n'est encore très probant à cet égard. Mais c'est en fonction d'analyses *sur* les positions de l'électorat que la stratégie des candidats est déterminée. En l'absence de débat réellement contradictoire, ce qui est le cas aux Etats-Unis, cela permet à la fois de ne pas aborder les problèmes épineux et de moduler en toute tranquillité des propositions tous azimuts non point pour esquisser une politique que l'on suivra mais pour « attraper » (dans tous les sens du terme) l'électeur. Tout au long de la campagne, et lors même de son discours d'entrée en fonction, le 20 janvier 1981, M. Reagan a promis du « travail pour tous », parce que ses sondages lui ont dit que le chômage était une inquiétude majeure. Il sera fort intéressant de voir l'évolution du taux de chômage dans les années à venir. Mais on peut noter que son premier acte officiel, le 20 janvier même, a été de signer un décret présidentiel qui interdit *tout* recrutement de fonctionnaires fédéraux, y compris pour remplacer les partants. Si l'exemple anglais, que semble vouloir suivre, plus radicalement encore, le président Reagan, est un signe, les électeurs qui ont voté pour lui afin d'obtenir une baisse du chômage pourraient être déçus. Qu'importe ? Le scepticisme aussi profond que croissant des Américains à l'égard de leurs institutions est inquiétant pour la démocratie américaine. Peut-on le laisser se développer toujours plus impunément ? Comme le note Stephen Klaidman dans le *International Herald Tribune* : « Quand la capacité des électeurs à faire un choix intelligent est minée (par des calculs électoraux à base de sondages), c'est le processus démocratique qui est miné » (14).

(14) S. KLAIDMAN, Ming games on the US voter, *International Herald Tribune*, 26 nov. 1980.